



# LA TEMPESTA

## ENTRETIEN AVEC ALESSANDRO SERRA

### Comment définiriez-vous votre théâtre ?

**Alessandro Serra** : Deux mots me viennent à l'esprit : art et populaire. Je choisis toujours des œuvres qui parlent du présent, précisément parce qu'elles contiennent les archétypes et les structures qui régissent les sentiments humains depuis toujours. C'est pourquoi William Shakespeare est un auteur que j'aime particulièrement. Il est le seul à avoir réussi, dans toutes ses œuvres, à atteindre ces archétypes et à manifester sur scène toutes les émotions qui gouvernent les relations entre les êtres humains. Il l'a fait d'une manière sublime, sans jamais mentir ; et surtout, en employant des techniques rudimentaires – cet aspect animal, comique, parfois même vulgaire que Peter Brook a appelé le « théâtre brut » et auquel n'importe quel spectateur peut avoir accès, même sans être un intellectuel. Pour autant, à l'intérieur du même texte et parfois même de la même phrase, il peut y avoir plusieurs niveaux de compréhension, jusqu'à un niveau de la plus haute spiritualité, auquel il fait parvenir le spectateur grâce à ce piège qu'est la dramaturgie. Un autre aspect de mon travail, et qui compte beaucoup pour moi, est justement d'ordre spirituel : il concerne le retour aux origines de notre métier, vers son aspect dionysiaque, chamanique. C'est ce qui m'a amené à rencontrer le travail de Jerzy Grotowski – une découverte fulgurante à la suite de quoi, durant quelques années, j'ai cessé d'employer la parole dans mes créations. Puis je l'ai retrouvée, comme si une purification s'était opérée, par une sorte de vœu de silence. D'abord conceptuelle, puis sonore, la parole dévoile enfin son niveau le plus secret, presque oublié aujourd'hui, celui du mantra : elle devient alors une réalité magique. Il y a aussi de cela, chez William Shakespeare.

### Pour ce projet, vous avez adapté et traduit vous-même *La Tempête*. Comment avez-vous travaillé la matière de ce texte ? et qu'y avez-vous découvert ?

Comme chaque fois que j'aborde un grand auteur, j'ai d'abord passé de nombreux mois à étudier le texte, à le traduire et à le réécrire en italien, en essayant de respecter de manière presque obsessionnelle chacune de ses indications. Chez William Shakespeare, il n'y a pour ainsi dire pas de didascalies, et très peu de ponctuation ; toutes les clefs de lecture sont à chercher à l'intérieur même du texte. Je l'ai donc décortiqué comme on démonte une horloge, afin de le connaître parfaitement et de me défaire des lieux communs que lui associe l'imaginaire collectif. Ce n'est qu'après que j'y ai fait des coupes, mais toujours avec l'idée que tout ce que j'enlevais serait par ailleurs présent dans le spectacle, sous une autre forme. J'ai aussi cherché ce que Jean-Claude Carrière et Peter Brook appellent les « mots rayonnants », à partir desquels se déploient les sens profonds du texte. Et je me suis rendu compte que le plus important de tous était le mot *amazement*. Il décrit un état de stupeur, en apparence produit par la magie de Prospero, mais qui est en réalité une forme d'extase endémique à cette île et qui enveloppe les personnages dès qu'ils y posent le pied. Accéder à cet état provoque des visions. Les personnages se mettent à percevoir la réalité différemment, selon la condition dans laquelle se trouve leur âme : les créatures à l'âme noble voient le beau – une île luxuriante –, tandis que celles à l'âme noire voient la laideur – une terre aride. Or c'est cela qui m'intéresse, non pas le texte lui-même, mais les images qui se trouvent derrière lui. Et selon moi, cet état d'extase est précisément ce que nous espérons communiquer au spectateur : que chacun perçoive les images, passées par le filtre de son âme. Le noir en tant que tel n'existe pas, il est dans la perception de celui qui le regarde. C'est un peu ce que dit William Shakespeare dans *Hamlet* : le théâtre nous tend un miroir, et nous n'y voyons que ce que nous sommes et ce que nous connaissons. *La Tempête* est une œuvre admirable, sous cet aspect. J'espère qu'à la fin du spectacle, certains spectateurs auront eu des visions.

## **La magie occupe une place importante dans *La Tempête*; que signifie-t-elle pour vous ? et de quoi est-elle porteuse ?**

La magie, dans *La Tempête*, est d'abord celle du théâtre. C'est par hasard que j'ai relu cette pièce lors du confinement, et je me suis alors rendu compte qu'elle parlait au présent, de cette force surnaturelle du rite du théâtre dont les êtres humains continuent à ressentir le besoin. *La Tempête* est un hommage au théâtre, rendu avec les moyens du théâtre, et qui prend toute sa force dans un moment historique où nous avons couru le risque de ne plus le retrouver. Fondamentalement, je m'intéresse surtout à l'aspect transcendantal de l'art. Mais je sais aussi que pour atteindre certains niveaux de communication avec le spectateur, il faut passer par des pratiques très artisanales. C'est ce qui m'a fasciné, dans *La Tempête* : Prospero n'est pas un être spirituel comme peut l'être Ariel, mais un très bon metteur en scène qui crée de la magie par les moyens de la technique. Les références aux artefacts du théâtre sont continues, et on peut dire que tout est métathéâtral dans cette pièce. Et pourtant, le mystère s'approfondit, et se laisse entrevoir de temps en temps sur scène... il faut le séduire, le manipuler en quelque sorte. *La Tempête* est une œuvre extraordinaire, parce qu'elle montre comment il est possible d'accéder à des niveaux plus subtils de compréhension en passant par les subterfuges les plus rudimentaires : quelques costumes, des dialogues, une histoire... même le comique le plus vulgaire peut amener vers les images les plus profondes et les secrets les plus élevés.

## **Comment donner à voir, sur scène, les multiples dimensions du texte ?**

Du temps de William Shakespeare, les spectateurs étaient bien plus à même de décoder les mots d'un texte, tandis qu'aujourd'hui ils sont plus habitués à décrypter les images. J'essaie donc de créer des dispositifs scéniques qui permettent au spectateur de se projeter dans ce qu'il voit. Pour cela il faut le solliciter, l'inviter à imaginer. Or plus nous nous éloignons d'une représentation réaliste, plus s'active chez le spectateur une participation magique : moins il y a d'éléments sur scène, plus ils sont chargés d'une dimension symbolique qui donne à l'acteur la possibilité d'activer des énergies avec un espace vide... et plus le spectateur s'immerge dans son imaginaire. Je m'appuie donc sur une scénographie plutôt simple, en m'aidant de la lumière et en employant des objets usagés, souvent mis au rebut par la société – ceux que Tadeusz Kantor appelait « objets pauvres », et pour lesquels j'ai un grand amour. Pour *La Tempête*, j'ai fait le choix d'une plate-forme carrée qui représente l'île, en même temps que la scène de théâtre. Le bois dont elle est faite est de l'orme de récupération, nouveau, tout mité et portant les marques du temps, mais qui a une patine, une histoire, que d'une certaine manière il communique. Quand un objet s'est chargé de vie et qu'il est mis sur scène, il devient agissant, animé d'une force magique – presque comme un talisman.

## **À quelle compréhension du monde – ou pour le dire autrement, à quelle transcendance – *La Tempête* nous invite-t-elle à accéder ?**

Lors des répétitions, j'ai pris pleinement conscience de la dimension politique de cette œuvre. La question du pouvoir est au centre – celui qu'on souhaite conquérir, qu'on perd, qu'on usurpe. Cela est particulièrement frappant, dans le rapport entretenu par les naufragés avec Caliban, habitant de cette île : on peut voir ici un écho direct à la violence d'une culture hégémonique vis-à-vis d'une culture indigène, perçue comme subalterne. Alors qu'il est initialement décrit comme un « *homo spiritualis* », proche et respectueux de la nature, Caliban se voit dépossédé par Prospero qui le réduit en esclavage. Cette dégradation s'accroît encore avec l'arrivée des naufragés qui lui font boire du vin et le font basculer dans une folie meurtrière – exactement comme les Occidentaux ont fait dans les colonies. Le génie de William Shakespeare est d'avoir su dire cela, alors même qu'il n'avait pas connaissance de cette réalité ; et il le donne à voir dans la matière même du texte : alors que Caliban parlait en vers, quand on le fait boire il se met à parler en prose. Quand la violence se déchaîne, la beauté du langage part en miettes. Et pourtant, c'est sur le pardon que se termine *La Tempête*. Prospero, cet homme dur, sévère, qui n'a rien de transcendantal mais détient la technique et la connaissance pour dominer le surnaturel, pardonne à ses ennemis, alors même qu'il aurait le pouvoir de les détruire d'un seul geste. Tout dans cette œuvre n'est qu'un artifice de théâtre ; mais c'est par cet artifice qu'il est possible d'attirer à soi le surnaturel. Et l'effet de cette force, sur un être humain tel que Prospero, se manifeste dans une dynamique toute transcendante : l'apprentissage de la compassion.

Propos recueillis par Marie Lobrichon